

Quatre articles concernant *Réparer les vivants* liés dans *Le Monde* :

sur le metteur en scène-acteur :

- Emmanuel Noblet, un « jeune second » en haut de l'affiche, Fabienne Darge, [07.09.2016](#)
- Dans le « off », Emmanuel Noblet fait battre le cœur des vivants, Fabienne Darge, [20.07.2015](#)

sur l'auteure :

- Maylis de Kerangal : naissance d'un livre, Raphaëlle Leyris, [20.08.2015](#)
- Maylis de Kerangal : l'art du plongeur, Raphaëlle Leyris, [20.08.2015](#)

Emmanuel Noblet, un « jeune second » en haut de l'affiche

LE MONDE | 07.09.2016 | Par Fabienne Darge



En juillet 2015, à Avignon – Aglaé Bory/ Hans Lucas

L'histoire d'Emmanuel Noblet est si jolie qu'elle ressemble à celles qu'affectionnent les « story-tellers » à l'anglo-saxonne, ou qu'aimaient raconter les scénaristes du Hollywood de la grande époque. Soit un (plus si) jeune acteur au chômage, sur le point de jeter l'éponge, qui décide de se mettre en scène lui-même, connaît le succès, et sort ainsi de l'ombre.

En juillet 2015, Emmanuel Noblet est ainsi arrivé dans le festival « off » d'Avignon avec ***Réparer les vivants***, un spectacle qu'il avait conçu lui-même, et dans lequel il jouait seul, d'après le formidable roman de Maylis de Kerangal (éd. Verticales, 2014). En quelques jours, le bouche-à-oreille s'est répandu comme une traînée de poudre dans la cité des Papes, et ***Réparer les vivants*** a été le grand succès public et critique du « off » 2015.

Lire la critique de « Réparer les vivants » (Festival d'Avignon 2015) : [Emmanuel Noblet fait battre le cœur des vivants](#)

Physique de jeune premier

Depuis, Emmanuel Noblet n'a cessé de tourner, dans de modestes bourgs ou dans de grandes villes, jusqu'à La Réunion et Madagascar. Les théâtres de France et de Navarre s'arrachent ce spectacle modeste dans sa forme, mais infiniment juste et émouvant, et de grande portée quant à ce qu'il raconte de l'humain et de notre société.

En cette rentrée, voilà Emmanuel Noblet pour un mois au Théâtre du Rond-Point, à Paris, avant de repartir encore et encore sur les routes. Pour l'heure, il est entre deux trains dans un café de la gare du Nord : il crée, à Tournai, en Belgique, une lecture-concert d'après **Boussole**, de Mathias Enard (Prix Goncourt 2015, Actes Sud). C'est l'écrivain qui lui a demandé d'être aux commandes de ce spectacle, qui est aussi programmé en octobre au Théâtre du Nord, à Lille.

Emmanuel Noblet n'en revient toujours pas de ce qui lui arrive, lui qui a failli, malgré son physique de jeune premier, disparaître comme tant d'autres acteurs dans les sables de l'anonymat. « **En fait de jeune premier, j'ai plutôt été abonné aux rôles de jeunes seconds** », dit-il avec un humour sans amertume. Rien ne lui manquait, pourtant, pour accéder au devant de la scène. Ni le physique de grand blond à la Éric Ruf – avec qui il partage d'autres points communs, notamment le goût pour la scénographie, sans parler de la prestance aristocratique. Ni le talent, qu'il démontre amplement dans **Réparer les vivants**, où il passe d'un personnage à l'autre avec virtuosité et élégance.

La politique et le théâtre

Mais Emmanuel Noblet ne venait pas du sérail. Être issu de ce que l'on appelait autrefois « une bonne famille » – père dentiste, mère psychologue, enfance sans histoires dans le pays de Bray, en Normandie – n'est pas forcément la meilleure voie pour percer comme acteur, dans des milieux, ceux du cinéma, du théâtre et de la chanson, de plus en plus endogamiques. Et puis Emmanuel Noblet a eu un peu de mal à trouver sa place, au milieu de quatre sœurs « *toutes hyper-brillantes* ». Il a donc fait les bonnes études que l'on poursuit comme il se doit dans la bourgeoisie aisée – en l'occurrence, un DEA en droit – avant d'oser se dire que ses vraies passions étaient la politique et le théâtre.

« **A partir de la deuxième année au Conservatoire de Rouen, j'ai senti que j'étais vraiment passionné**, raconte-t-il. **Mais j'ai raté d'un cheveu les concours du Conservatoire national et de l'école du TNS [Théâtre national de Strasbourg], parce que je n'avais pas tous les tuyaux pour préparer les scènes demandées. Et de nos jours, il est devenu quasi impossible de travailler avec les metteurs en scène majeurs du théâtre public si vous ne sortez pas de ces grandes écoles. Leur accès vous est tout simplement fermé.** »

Il le déplore, lui qui est depuis quinze ans un spectateur assidu, admirateur inconditionnel de Claude Régy, de Joël Pommerat ou de Jean-François Sivadier, notamment. Après être passé par l'Académie théâtrale de Limoges, pourtant, Emmanuel Noblet n'a cessé de jouer, à Rouen, surtout, avec Sophie Lecarpentier et Yann Dacosta. « **Beaucoup de classiques, mais aussi des créations contemporaines. Toujours des seconds rôles. Parallèlement je faisais de l'assistantat, avec Xavier Durringer, notamment. Je n'étais pas malheureux.** »

EMMANUEL NOBLET, COMÉDIEN : « J'AI SU IMMÉDIATEMENT QUE CE LIVRE ÉTAIT POUR MOI »

Et puis un jour, à l'aube de ses 39 ans, tout s'est arrêté. Le trou, le rien, comme cela arrive à tant d'acteurs. C'était l'hiver 2013-2014, Emmanuel Noblet était sur le point de perdre ses droits à l'assurance-chômage des intermittents du spectacle, quand il a lu un article dans **Le Monde des livres** : « **On était le 2 janvier 2014, l'article, signé par l'écrivaine Lydia Flem, était magnifique, j'ai su immédiatement que ce livre était pour moi. Mais il ne sortait que le lendemain. Le 3 janvier, j'ai acheté Réparer les vivants, que j'ai lu dans la journée, en voyant, à chaque page que je tournais, comment je ferais telle scène, et telle autre.** »

Emmanuel Noblet a emprunté de l'argent à sa petite sœur, bricolé sa scénographie sur la table de sa cuisine, puis il a reçu le soutien de la Maison de la poésie, à Paris, et du Centre dramatique national de Normandie, à Rouen, où David Bobée, qui venait d'être nommé, avait envie de donner leur chance à des artistes qui ne soient pas déjà connus.

Et tout s'est enchaîné, avec un succès inespéré, qu'Emmanuel Noblet goûte sans barguigner, mais non sans une légère inquiétude. Celle d'être enfermé dans « **le rôle du garçon idéal pour les "seuls-en-scène" à base de roman contemporain** ». « **Je suis avant tout acteur, j'ai envie de jouer, jouer, jouer, de me couler dans les rôles les plus différents qui soient**, souligne-t-il. **C'est pour cela que j'ai choisi ce métier, moi qui venais d'une tranquille vie provinciale. Pour vivre d'autres vies que la mienne.** »

Réparer les vivants, d'après le roman de Maylis de Kerangal. Adaptation, mise en scène et interprétation : Emmanuel Noblet. Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, Paris 8^e. Tél. : 01-44-95-98-21. Du mardi au samedi à 21 heures, dimanche à 15 h 30, jusqu'au 9 octobre. Durée : 1 h 20. Puis tournée jusqu'en mai 2017. www.theatredurondpoint.fr

Dans le « off », Emmanuel Noblet fait battre le cœur des vivants

LE MONDE | 20.07.2015 Par Fabienne Darge

L'adaptation du livre de Maylis de Kerangal fait l'unanimité auprès des spectateurs et des critiques avignonnais.



C'était un jeune homme bien doté par la vie. Beau, pétant la santé et la vie, sportif. Surfeur. Un soir d'été, après avoir glissé encore et encore dans l'ivresse de la vague qui vous soulève et vous enveloppe, il est remonté dans la camionnette, avec les planches et les deux amis qui l'accompagnaient. Et ce fut l'accident, dont Simon Limbres ressortirait en état de mort cérébrale.

L'histoire est connue, pour ceux, nombreux, qui ont lu et aimé le livre de Maylis de Kerangal, **Réparer les vivants** (« Verticales » et « Folio », Gallimard). Elle donne aujourd'hui lieu à un spectacle qui est le grand coup de cœur du Festival « off » d'Avignon, auprès des spectateurs et des critiques. Il se joue, quasi à guichets fermés malheureusement, à La Condition des soies, un des lieux les plus intéressants du « off », dans la belle salle ronde, aux murs de brique, de cette ancienne fabrique, jusqu'au 26 juillet. Mais on pourra le voir en novembre au Centre dramatique national de Haute-Normandie, qui l'a produit, et plus tard à Paris, sans doute au Théâtre du Rond-Point.

Lire le récit : [Maylis de Kerangal ou la naissance d'un livre](#)

Voix off et incarnation directe

Réparer les vivants est signé par Emmanuel Noblet, un garçon lui aussi bien doté par la vie, mais qui a l'élégance ni d'en user ni d'en abuser. On le connaissait comme (bon) acteur, dans les spectacles de Sophie Lecarpentier et Catherine Hiegel notamment. Le 2 janvier 2014, il a acheté le livre de Maylis de Kerangal, tout juste publié. Le 24 janvier, il remettait à l'auteure une note d'intention à la suite du travail d'adaptation qu'il avait « **immédiatement entrepris après l'émotion et le coup de cœur de la lecture** ».

Ainsi est né, au théâtre, **Réparer les vivants**, qu'Emmanuel Noblet met en scène et interprète seul, en un jeu très délicat entre la voix off et le récit, et l'incarnation directe. Tout commence bien sûr avec les pulsations d'un cœur qui bat – qui bat encore – dans ce spectacle lumineux et plein de vie, à l'image du roman.

Simon n'est plus là, mais son cœur bat encore – la vie joue de ces tours, parfois... **Réparer les vivants**, avec son titre – et sa sensibilité – tout tchékhovien (il est extrait d'un dialogue de **Platonov**) raconte l'histoire d'une transplantation cardiaque, ou comment le cœur d'un jeune homme mort servira à faire revivre une femme de 50 ans assez mal en point. Qu'elle est fragile la membrane qui sépare la vie de la mort, et qu'ils sont troublants les mystères de la transmutation dans la vie humaine...

Questions essentielles

Emmanuel Noblet n'a pas besoin de grands moyens pour déployer ce théâtre où se jouent des questions essentielles. Mais tout est d'une justesse parfaite, dans ses choix de jeu et de mise en scène. Les images, projetées à même le mur de brique –

la mer, et toute cette imagerie médicale qui peut acquérir une étrange poésie. La musique – une chanson d’Alain Bashung ou le **Kind of Blue**, de Miles Davis.

Mais c’est surtout par sa manière de faire apparaître à lui seul tous les acteurs de ce théâtre de la vie et de la mort, et d’utiliser le hors-champ, qu’il trouve la forme juste, et touche. Certains personnages – les parents et la petite amie de Simon, notamment – ne sont présents que par des voix off, comme s’ils étaient passés du côté des fantômes. D’autres – les membres du corps médical – sont joués par Emmanuel Noblet lui-même, qui passe en un clin d’œil, avec virtuosité, de l’un à l’autre.

Alors l’émotion monte peu à peu, et nombre de spectateurs sortent les larmes aux yeux. Des larmes baignées d’un apaisement profond, tant ce **Réparer les vivants**, transplantation réussie d’un corps textuel à un corps théâtral, réconcilie avec le jeu inéluctable de la vie et de la mort.

Réparer les vivants, d’après le roman de Maylis de Kerangal. De et par Emmanuel Noblet. Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue Franklin D. Roosevelt, Paris 8^e. Tél. : 01-44-95-98-21. Du 7 septembre au 9 octobre. www.theatredurondpoint.fr

Maylis de Kerangal : naissance d’un livre

LE MONDE CULTURE ET IDÉES | 20.08.2015 | Par Raphaëlle Leyris



Thibault Stipal pour *Le Monde*

Peu importent les prix littéraires, la reconnaissance publique et critique, les lettres de lecteurs, les traductions à l’étranger... Même avec tout cela, il en faut, de la conviction, et une forme de culot, pour se dire écrivain. Et plus encore, peut-être, pour se penser comme tel seul face à sa table, sans se sentir écrasé par l’image de tous les auteurs admirés qui vous ont précédé. A mesure qu’elle évoque ses habitudes de travail, qu’elle « **déplie** », comme elle le dit, ses rituels et ses méthodes, c’est comme si Maylis de Kerangal prenait conscience du rôle qu’ils jouent dans sa « **mise en confiance**

», dans l'élan quotidien qui lui permet d'écrire : « **Tout ça m'aide à me penser comme écrivain, à me dire que je fais quelque chose de sérieux** », dit-elle avec un sourire.

Le premier, et sans doute le plus important, de ces gages de « **sérieux** », c'est « **la chambre** ». A l'époque où elle y a installé son bureau, Maylis de Kerangal n'avait pas encore lu *Une chambre à soi*, ce recueil de textes dans lequel Virginia Woolf explique, entre autres, que, pour pouvoir écrire, une femme doit disposer d'argent et d'une pièce fermant à clé, où elle peut travailler sans être dérangée par les membres de sa famille. Née quatre-vingt-cinq ans après Woolf, en 1967, Maylis de Kerangal s'y est évidemment « **complètement retrouvée** ».

« **La chambre** », par opposition à « **la casa** »

Elle dit qu'elle peut « **bossier partout, au café par exemple** », et que sa capacité à se concentrer en « **fermant les écoutilles sur commande** », sans doute liée au fait d'avoir grandi dans une famille nombreuse (cinq enfants) et d'être à la tête d'une autre (quatre enfants, dont le plus jeune n'a pas 10 ans), n'est jamais prise en défaut. Mais que « **le centre du dispositif** », c'est bien « **la chambre** », par opposition à « **la casa** », la maison, le lieu de la vie collective. « **La chambre** », où elle écrit depuis son deuxième roman, *La Vie voyageuse* (Verticales, 2003), est « **organisée mentalement pour l'écriture** ». Douze mètres carrés, au sixième étage d'un immeuble du Marais, à Paris ; un petit bureau qui tourne le dos à la fenêtre orientée nord. Quand elle l'a acquise, elle travaillait comme éditrice, ce qui limitait le temps dévolu à l'écriture. Elle a quitté son poste en 2008, pour s'y consacrer, y vouer ses journées, entre 9 et 18 heures, et « **quelques nuits** », quand elle achève un manuscrit.

Elle ne va pas tous les jours « **à la chambre** ». Il faut pour cela qu'elle ait devant elle une plage de temps d'« **au moins quatre ou cinq heures** » d'affilée – « **à moins, ça n'est pas la peine** ». « **La chambre** » est proche de chez elle sans l'être « **trop** » : « **C'est une vraie démarche d'aller là-bas, et, en sens inverse, de rentrer chez moi** ». La distance entre les deux, c'est « **vingt minutes à pied, quatre stations de bus ou trois de métro** ». Soit, à ses yeux, le « **sas** » idéal pour s'éloigner de la vie de famille, des enfants, de la logistique, et se « **mettre en jambes** », en réfléchissant à ce qu'elle va commencer par faire, par écrire ou par lire – même si, une fois sur place, il lui faut toujours une petite heure de « **mise en route** ».



Thibault Stipal pour *Le Monde*

Dans le sens retour, le trajet fonctionne selon le même principe de décompression : « **Quand les séances ont été un peu intenses, c'est bien d'avoir le temps de redescendre, afin d'être disponible pour les miens, pour la vie collective.** » Elle dit avoir instauré une « **énorme étanchéité** » entre les deux lieux : « **Personne de chez moi n'y vient.** » Si c'est en revanche le lieu où elle se fait adresser les courriers de lecteurs, les livres de confrères, elle ne le conçoit pas pour autant comme un « bureau » au sens froid et impersonnel du terme. « **Il y a une douche, une cuisine, un lit, techniquement, je pourrais y habiter, et cette idée que ce n'est pas un lieu uniquement fonctionnel me plaît.** »

Quand on demande à Yves Pagès, chez Verticales, s'il l'a déjà visitée, il se récrie : « **Certainement pas ! Pour moi, cette chambre où elle écrit est plus privée encore que celle où elle dort ! Il nous arrive bien sûr de parler de sa discipline d'écriture, elle peut évoquer "la chambre", mais la montrer, ça, non.** »

Le fait est que, si le travail d'écrivain est par définition solitaire, Maylis de Kerangal a tendance à cultiver cette caractéristique. Elle dit garder pour elle à peu près tout ce qui a trait à son travail en cours, et même avoir développé « **une sorte d'érotique du secret** » : « **Moins j'en dis, plus mon désir du livre s'intensifie.** » Quand elle se lance dans un texte, Maylis de Kerangal ne le claironne pas. Elle donne quelques indications à ses éditeurs, Yves Pagès et Jeanne Guyon, mais guère plus.

Lire aussi [Maylis de Kerangal : l'art du plongeon](#)

Son premier geste consiste à rassembler ce qu'elle nomme la « **collection** », depuis que *Corniche Kennedy* (2008) lui a ouvert les yeux sur sa manière de procéder. Soit une quinzaine, pas plus, de livres qui vont l'accompagner tout au long de l'écriture. Des ouvrages qu'elle va transbahuter sans cesse de « **la chambre** » à « **la casa** », et retour, qu'elle va relire ou picorer « **en boucle** ». Quand nombre d'auteurs affirment arrêter de lire lorsqu'ils se mettent à écrire, par peur d'être trop influencé, ou découragé, Maylis de Kerangal revendique d'écrire « **à travers** » cette collection, « **sans anxiété** » quant à de potentiels effets Larsen. En choisissant ces livres, c'est une « **espèce de bande** » qu'elle se constitue, pour se donner « **du courage** ». « **Les rassembler, c'est déjà être en train d'écrire ; une fois qu'elle est établie, la collection ne bouge plus – ou alors, c'est mauvais signe.** »

Il y a là des ouvrages de documentation précise, en relation évidente avec les sujets évoqués dans son livre. « **Mais ils peuvent n'avoir aucun lien direct sinon celui que j'effectue, moi** », précise-t-elle. Par exemple, au cœur de la collection pour *Réparer les vivants*, roman centré sur une transplantation cardiaque, on trouvait *Le Vent*, de Claude Simon (Minuit, 1957), qui n'a rien à voir avec le cœur et la médecine, mais à propos duquel elle explique : « **L'espèce de prolifération de la phrase fait empreinte, de manière évidente, dans mon travail. J'avais relu Le Vent deux ans avant de me mettre à l'écriture de Réparer les vivants ; au moment de constituer la collection, j'ai pensé qu'il y avait sa place.** »

La « **collection** » contient des ouvrages très techniques

C'est aussi par les liens qui se créent et qui aboutissent à l'établissement de la collection que Maylis de Kerangal se « **chauffe** ». Ce moment est souvent, dit-elle, celui où « **on a l'impression que tout converge** », où elle voit des liens secrets entre le livre à venir et tout ce sur quoi elle pose les yeux. Une période visiblement exaltante. « **Je peux rêver, me dire que ça va être génial. C'est après que surviennent des effets de pleine mer, et que je ne distingue plus les côtes** » – la métaphore rappelle que Maylis de Kerangal est issue d'une famille de marins ; son père était capitaine au long cours.

Ces temps-ci, l'écrivaine est occupée à réunir la collection de son prochain livre. Un texte autour duquel elle tourne depuis 2010, et que le besoin d'écrire *Réparer les vivants*, à la suite d'un deuil, a stoppé net. Après une année et demie passée à accompagner ce dernier livre, qui a eu un succès phénoménal, en France et à l'étranger, elle va pouvoir de nouveau s'y consacrer. Sans surprise, elle préférerait en révéler le moins possible. Cependant, elle consent à le décrire comme un roman « **autour des fac-similés des grandes grottes comme Lascaux. Il y sera question du faux et de la préhistoire** ». La collection, par conséquent, contient des ouvrages très techniques sur la manière dont sont faits les glacis. Et on n'en saura guère plus. Idem pour les recherches de terrain, « **l'enquête** », dans laquelle elle affirme s'être lancée, mais à propos de laquelle elle préfère là encore ne rien dire – « **Même si je trouve un peu ridicule de sacraliser les choses, de faire planer une espèce de mystère, je me sens encore un peu fragile, et il m'est difficile d'en parler.** »

« **IL SURVIENT TOUJOURS UN POINT DE RUPTURE OÙ LA DOCUMENTATION CESSE D'ENTRAVER L'IMAGINAIRE, ET OÙ ELLE SE MET À LE DOPER. ON S'ÉMANCEPE ET C'EST LÀ QUE LE ROMAN ADVIENT** »
MAYLIS DE KERANGAL

Maylis de Kerangal ne découpe pas le travail sur un livre en phases type maturation/recherche/écriture : c'est dans un va-et-vient permanent qu'il naît. Elle explique ainsi qu'elle a amassé le matériau pour *Réparer les vivants* à mesure qu'elle le composait – le livre s'ouvre sur une scène de surf, elle a commencé par là, faisant des recherches sur la propagation des ondes, écrivant, et a avancé progressivement, avant d'assister à une transplantation cardiaque à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, à Paris, dans les derniers mois de travail.

Tous les lecteurs de *Naissance d'un pont* et de *Réparer les vivants* savent à quel point Maylis de Kerangal est une écrivaine de la précision ; avec quel mélange de minutie et de poésie elle décrit les gestes techniques, notamment. Dans le travail en amont, elle cherche l'exactitude dans le savoir, et amasse les informations non pour « **coller** » au réel, mais parce qu'elle pense que c'est d'une grande accumulation de savoir technique que peut jaillir une forme de poésie : « **Il survient toujours un point de rupture où la documentation cesse d'entraver l'imaginaire, et où elle se met à le doper. On s'émancepe et c'est là que le roman advient.** »

Au fil des lectures et de l'enquête, Maylis de Kerangal prend toutes ses notes dans un carnet. « **Une caricature !** », s'esclaffe-t-elle en sortant de son sac son gros Moleskine noire – un rouge lui tient lieu d'agenda –, marque bien-aimée des écrivains, de Stéphane Mallarmé à Bruce Chatwin, et qu'elle juge inégalable pour son élastique de rabat et sa pochette intérieure. Elle y recopie des citations durant ses lectures, note des idées qui lui viennent, sur les noms possibles des personnages (ils fonctionnent chez elle comme un système), des ébauches de phrases, trace le plan d'un lieu décrit pour vérifier sa cohérence...

« **Toute la vie de l'écriture traverse les carnets** »

Elle y prend aussi des notes qui ne concernent pas le livre en cours, mais des travaux menés en parallèle – un article pour une revue, une intervention dans un master d'écriture... « **C'est toute la vie de l'écriture qui traverse les carnets, qui sont, du coup, assez impurs.** » ; n'y entrent pas, en revanche, les choses personnelles ; « **Si tel de mes enfants ne fait rien à l'école, je n'irai pas écrire quelque chose là-dessus dans mon carnet.** » Elle y a récemment noté la recette de bortsch d'une amie, mais cela a sans doute à voir avec le fait qu'elle prépare, dans les marges de son livre en chantier, un texte sur un cuisinier, pour la collection « Raconter la vie » des éditions du Seuil.

Que tout se retrouve placé par les carnets sur un même plan plaît à Maylis de Kerangal. Les carnets qui se succèdent forment ainsi « **une chambre d'enregistrement** ». Souvent, elle commence un livre « **pleine de bonnes résolutions** » pour ses carnets, se jurant de les écrire « **proprement** », en se contraignant à ne le faire qu'au stylo noir, en respectant les marges... « **et puis ça vrille vite** » : elle rit en montrant les irrégularités, les notes en bleu, les gribouillis.

Quand elle passe à l'ordinateur, elle reprend ses notes, retrouve la page où elle avait imaginé le découpage de telle ou telle séquence, des ébauches de phrases, des images... « **Ces balises me permettent de déployer très calmement le texte.** » D'autres parties s'écrivent moins « **calmement** », mais, de manière générale, Maylis de Kerangal semble avoir l'écriture sereine.

Lecture à voix haute

« *Il survient généralement un moment, explique Yves Pagès, où elle nous appelle pour nous dire : "Il me reste telle et telle séquence à écrire, cela signifie que je dois pouvoir vous rendre le texte à telle date." Et elle se connaît si bien que c'est le cas.* » **A ce stade, la seule personne à avoir eu droit à un avant-goût du texte en cours est le compagnon de l'écrivaine : il arrive à Maylis de Kerangal de lui lire des passages le soir, « parce que j'aime son regard, dit-elle, et puis pour qu'il ait une idée de ce que je trafique de mes journées ».** **Seule à la chambre, aussi, elle pratique la lecture à voix haute.** « Longtemps, j'ai cru que c'était parce que j'écrivais à l'oreille, parce que je voulais voir comment ça sonnait. Mais je pense qu'au fond, là encore, c'est une manière de prendre de l'élan, de me donner confiance en moi. »

Puis vient le jour où le texte est assez « **stabilisé** » pour qu'elle sorte du secret. Pour qu'elle prenne rendez-vous avec Jeanne Guyon et Yves Pagès afin de remettre à chacun, « **un peu solennellement** », un exemplaire imprimé – « **Je sais bien que je pourrais leur envoyer simplement un mail avec le texte, mais ça ne serait pas la même chose, j'aime la théâtralité du geste.** » Très vite, les deux éditeurs lisent, crayon à la main, chacun de leur côté. Ils discutent, relèvent les points où leurs lectures convergent, puis revoient ensemble Maylis de Kerangal. « **Ce rendez-vous-là est pour moi extraordinairement investi** », dit l'écrivaine. Yves Pagès se ferait « **passer par les flammes** » plutôt que de révéler ce qui s'est dit précisément lors de pareilles rencontres (« **Mais jamais nous n'avons eu à relever chez elle la moindre phrase bancale** »), cependant, il explique : « **La manière dont nous lui parlons alors de son texte lui permet de prendre conscience de l'effet qu'il produit. C'est un dialogue où s'élabore quelque chose d'important.** » A la suite duquel des choses peuvent bouger, surtout dans la construction.

« Subtilités, réglages multiples »

Le texte voyage alors entre l'écrivaine et ses éditeurs, puis vient le moment où il est validé et passe aux mains d'un correcteur, celui qui prépare la copie du manuscrit, vérifie les faits, les doublons, la cohérence du texte jusqu'aux moindres détails, la concordance des temps, la typographie...

Anne-Lise Salignac, qui a travaillé sur *Réparer les vivants*, se souvient avec plaisir des échanges qu'elle a eus avec l'écrivaine : « **Il y a essentiellement été question de ponctuation, car la sienne est très particulière, c'est sa marque de fabrique. Nous avons discuté pendant une après-midi entière de son texte, qui était par ailleurs impeccable.** » C'est une étape du travail que Maylis de Kerangal aime particulièrement : « **Toutes ces subtilités, c'est du surcroît de sens. Ces réglages multiples, tellement intelligents, permettent de se sentir plus fort avant que le texte apparaisse aux yeux du monde.** » Et c'est bardée de cette confiance donnée par les mois de travail qu'elle peut enfin se présenter devant le public en s'assumant comme « écrivaine », ce terme si compliqué à s'approprier, mais que nul ne songerait à lui contester.

FIN

À LIRE

« Corniche Kennedy », de Maylis de Kerangal (Folioplus classiques, dossier et notes de Judith Josse-Lafon, 240 p., 6,40 €).

Maylis de Kerangal : l'art du plongeon

LE MONDE CULTURE ET IDÉES | 20.08.2015 | Par Raphaëlle Leyris

L'image du plongeon traverse l'œuvre de Maylis de Kerangal. Cela ne peut être dû au hasard, ou au seul goût pour la mer de l'écrivaine – issue d'une famille de marins –, née à Toulon et grandie au Havre. Cette action consistant à quitter une matière pour s'immerger dans une autre a beaucoup à voir avec la manière dont elle conçoit son travail. « *L'étranger*, dit-elle, **déclenche en moi un désir d'écriture.** »

Maylis de Kerangal classe à part *Je marche sous un ciel de traîne* (Verticales, 2000), son premier livre, né pendant un long séjour aux États-Unis, qui est sans doute le texte le moins « étranger » à elle-même, celui où, au travers d'une quête identitaire se devinent le plus d'éléments autobiographiques. On en retrouve quelques-uns dans son deuxième opus, *La Vie voyageuse* (Verticales, 2003), mais on y voit déjà apparaître son goût de plonger dans l'ailleurs (géographique), central chez celle qui est alors éditrice de guides de voyage.

Si court soit-il, le livre suivant, *Ni fleurs ni couronnes* (Verticales, 2006), composé de deux longues nouvelles, constitue un tournant. Dans le premier des deux textes, situé en Irlande, en 1915, après le naufrage d'un bateau, un jeune homme et une femme partent en barque récupérer les corps des noyés, pour gagner de l'argent ; l'autre est situé sur les pentes du volcan italien Stromboli. Les deux instaurent un certain rapport aux lieux, « **activateurs de fiction** », dit-elle, à part entière. L'écriture, plutôt sage et sobre, se décorsete : occupée à saisir des corps et des forces – de la nature – en mouvement, elle prend son élan, se gonfle, vibre et construit sa dynamique à partir d'une langue qui pétrit ensemble descriptions, éléments d'oralité, registres... Désormais, plutôt que de lire des phrases, le lecteur a l'impression de plonger dedans, d'en épouser le mouvement.

Romans du corps

Un texte pour la jeunesse, *Dans les rapides* (Naïves, 2007), ouvre une séquence sur l'adolescence, qui donne le jour, côté littérature pour adultes, à *Corniche Kennedy* (2008), premier succès d'importance de Maylis de Kerangal, et histoire de plongeurs au sens strict du terme. Dans ce texte lumineux, on voit en effet se jeter à l'eau une bande de minots marseillais, dont la bondissante adolescence impose Maylis de Kerangal comme une écrivaine des corps, et du collectif.

Des caractéristiques que renforce, deux ans plus tard, *Naissance d'un pont* (Verticales, prix Médicis). Du roman d'un chantier, Maylis de Kerangal fait une épopée sur la domestication d'un espace, où elle brasse des lieux, des matériaux, des personnages... Après un passage en Russie avec *Tangente vers l'est* (Verticales, 2012), né d'un séjour effectué à bord du Transsibérien avec d'autres écrivains, elle livre à nouveau un roman du corps et du mouvement avec *Réparer les vivants* (Verticales, 2013), qu'elle décrit comme une « **chanson de geste** » autour d'une transplantation cardiaque, et qui est un texte puissant sur l'héroïsme – ce qu'étaient aussi, de manière plus « théorique », *Corniche Kennedy* et *Naissance d'un pont*. Si ce roman, pour lequel son auteure a assisté à une greffe cardiaque, est aussi émouvant, c'est parce qu'en plus de sa maestria narrative, elle y témoigne d'une admirable empathie à l'égard de tous ses personnages, de Simon, le donneur, fauché alors qu'il revient d'une session de surf, à Claire, la receveuse, en passant par les proches et les médecins.

Ce livre que l'on lit comme en apnée, et dont on sort le souffle coupé, lui a valu un succès monstre en France (dix prix littéraires) et à l'étranger. Après un an et demi à l'accompagner de librairies en médiathèques, à travers la France et l'Europe, Maylis de Kerangal s'appête à commencer le suivant, dans lequel il sera question d'art pariétal. Pour annoncer qu'elle s'appête à s'y vouer complètement, elle fait le geste de se boucher les narines, ferme les yeux et dit, sans doute inconsciente de l'omniprésence de cette image : « **Je vais m'y plonger** ».